50e ANNÉE (5e SÉRIE) N° 30 27 JUILLET 1933

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres tous les Jeudis

Mgr F. PERRIOT
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
FONDATEUR

Mgr A. ROZIER
Prélat de la Maison de Sa Sainteté
Docteur en Théologie, Chanoine titulaire de Langres
DIRECTEUR

Causerie de l'AMI sur les "Revues"

SOMMAIRE

I. Un mouvement de jeunesse féminine en Hollande : le *Grail*. — II. Les méthodes du Grail. — III. L'instruction religieuse dans les Collèges publics en Angleterre. — Décadence de l'esprit religieux dans la haute société anglaise. — IV. Un témoignage sur les débuts de l'ère de déchristianisation en Europe : les Papiers de James Boswell. — Caractère et antécédents de ce personnage. — V. Visite de Boswell à Rousseau : questions qu'il lui pose. — VI. Visite de Boswell à Voltaire ; attitude de celui-ci en matière religieuse.

I

Quand on considère avec un peu d'attention la physionomie actuelle de la société, il est difficile d'échapper à la conviction que la Providence prépare sur notre terre d'étranges changements. Tout le monde est en quelque sorte dans l'inquiétude et l'attente ; on se demande de quoi sera fait demain. Ce que l'on sait bien, c'est qu'il sera autre qu'aujourd'hui. Il y a de l'instabilité dans l'air. Les uns en gémissent, les autres en sont heureux et prennent cet aspect d'une époque pour un signe de supériorité et un indice de « progressivité » intense. Pour nous, qui venons de loin, qui avons derrière nous dix-neuf siècles d'une histoire toute divine, nous ne pouvons ni nous abandonner aux larmes ni nous jeter dans les transports de la joie. Nous nous contentons de fixer les yeux sur le Ciel en lui demandant de nous éclairer sur notre marche et sur les règles de notre action apostolique future. La seule grande chose qui nous paraisse mériter l'enthousiasme, est l'éternelle question de la Rédemption du monde par Jésus-Christ.

Ce qui attire surtout notre curiosité, c'est l'orientation de la jeunesse. Ce sont les jeunes qui feront l'histoire après nous ; c'est de leurs désirs, de leurs aspirations que dépend le siècle qui monte. Et justement, il est très frappant qu'en ce moment-ci « le monde est plein de mouvements de jeunesse ». Les mots que nous venons de mettre entre guillemets sont de M. E. Boland, qui essaie, dans la revue catholique anglaise *The Month*, de juillet 1933, de nous dire en quoi consiste un « mouvement » qui a pris naissance récemment en Hollande, au sein de la jeunesse catholique, et qui est en passe de remporter de très brillants succès et de conquérir en grand nombre les plus chaleureuses adhésions. Ce mouvement s'appelle « *le Grail* ». L'on ne nous dit pas l'origine de ce mot ; mais la chose est intéressante à considérer et à décrire.

Il existe actuellement une quantité de groupements de jeunesse, surtout dans les pays qui entourent la France. Il en est qui sont étrangers à toute confession religieuse, comme le scoutisme ; d'autres sont purement catholiques, tel que le « jocisme » belge ; d'autres purement politiques, tels que la *Balilla* italienne ; d'autres franchement antichrétiens, comme le *Comsomol* ou Ligue communiste de la jeunesse.

Ce qui est commun à tous ces mouvements, c'est l'enthousiasme. Ce ne sont pas des blocs de jeunes gens inertes que leurs aînés essaient de galvaniser. Ils sont ardents, alertes, impétueux ; ils sont surtout conquérants et font de la propagande avec un entrain que rien n'arrête.

Le Souverain Pontife Pie XI, contemplant cette intense activité des groupes de jeunesse, veut y voir une disposition providentielle. Dans son encyclique *Caritate Christi*, il déclare que « c'est, en vérité, une puissante inspiration de l'Esprit-Saint qui passe en ce moment sur la terre, entraînant spécialement les âmes des jeunes vers le plus haut idéal chrétien, les élevant au-dessus du respect humain, les rendant prêts à tout sacrifice, même le plus héroïque. »

C'est dans cette armée de groupes de jeunesse que vient de prendre place, il y a quelques années, le « *Grail* ». Il compte actuellement 15.000 membres. Il existe 25 maisons du « Grail » en Hollande. En ce pays, qui est celui de ses origines, le « Grail » est déjà une force. Il vient de s'établir à Berlin, où il possède 3 maisons et plusieurs milliers de membres. Il est entré dans la voie de l'activité missionnaire en créant des établissements aux Indes hollandaises. Tout dernièrement il a ouvert deux maisons en Angleterre, à Londres même. C'est un mouvement catholique dans toute la force du terme, on pourrait dire catholique « à outrance ». Son objectif est de gagner le monde au Christ, en enrôlant le « sexe féminin pieux » dans les rangs de l'action apostolique. C'est là sûrement un programme d'enthousiastes.

A la tête du mouvement, il y a les « Dames du Grail, » connues en Hollande sous le nom de « *Femmes de Nazareth.* » Ces Dames constituent une Congrégation religieuse ; elle a été fondée

près de La Haye, en 1921, par le R. P. J. van Ginneken, S. J., avec l'approbation de l'évêque de Haarlem.

Comme la « Croix-Blanche » en Allemagne, la « Société médicale missionnaire » d'Amérique, et la « Compagnie de Saint-Paul » en Italie, la Congrégation du Grail est un fruit nouveau de l'évolution religieuse au sein de l'Eglise catholique.

Combien de femmes, soucieuses des besoins spirituels et des dangers particuliers de notre époque, ont rêvé de dédier leur vie, comme faisaient les Saintes Femmes autour de Jésus et aux temps apostoliques, à la grande cause de l'Evangile, tout en restant dans le monde ! Elles voudraient concilier les devoirs que leur impose leur situation avec les obligations sacrées du service de Dieu. Bien des fois, au cours des siècles, il a été créé, au sein de l'Eglise, des organisations destinées à recueillir ces précieux dévouements et à les utiliser. Le P. Martindale, écrivain habituel du *Month*, y montrait en août 1932 qu'en ce moment-ci les mêmes aspirations apparaissent avec une force étonnante dans le monde féminin catholique. Il y a de nos jours des tâches nouvelles à remplir et il faut pour cela des méthodes nouvelles. L'Eglise a toujours encouragé les interprétations de plus en plus larges de la vie religieuse, en rapport avec les besoins du temps. Elle encourage les Marthes aussi bien que les Maries. Elle a béni non seulement les grands Ordres dont le but est la vie contemplative et qui se ferment aux bruits de ce monde, mais aussi les Ordres actifs qui visent à investir le monde même des sollicitations pressantes de la charité du Christ.

Cela ne veut pas dire que le sentier était toujours facile à tracer pour les pionniers de la première heure. Tout le monde connaît l'exemple classique de la Visitation et comment, faite dans l'esprit de François de Sales pour la visite des malades à domicile, elle fut contrainte, par la pression des préjugés ambiants, à s'enfermer derrière la double grille ! Tout le monde sait aussi que l'idée si neuve de S. François de Sales fut reprise par son émule S. Vincent de Paul et réussit admirablement sous sa direction ; pour les « Sœurs de la Charité, » le cloître c'est la rue !

La nouvelle Congrégation des Dames de Nazareth répond à une inspiration semblable. Elle s'est donné d'abord pour but la conversion des jeunes filles et femmes non-catholiques. Elles avaient créé, ces Dames, des maisons de retraites privées où il se faisait beaucoup de bien. Mais leur évêque décréta, en 1929, qu'il était encore plus nécessaire de travailler à la « conversion des catholiques, » c'est-à-dire d'entraîner à l'accomplissement intégral de l'idéal catholique les jeunes filles nées dans notre sainte religion.

C'est pourquoi, en mars de cette année 1929, le *Grail* fut créé, et les événements ont prouvé qu'il avait rencontré sa vraie vocation.

Les Dames du Grail se mêlent encore davantage au monde que les Sœurs de Charité et que les Ordres hospitaliers ordinaires. Elles portent sans doute un costume religieux, quand elles sont à la Maison-Mère. Mais au dehors elles s'habillent suivant la mode du jour, afin de pouvoir travailler dans le monde. Le fait qu'elles ressemblent à n'importe quelle personne bien élevée de la société mondaine leur donne des avantages considérables pour l'accomplissement de leur apostolat. Elles le regardent comme une nécessité.

Elles partent de cette idée, attestée par l'histoire des Ordres, que de tout temps les fondateurs et fondatrices de Congrégations ont choisi le simple habit des personnes de leur temps, dans la pensée de se rendre moins visibles, pour ainsi dire, dans les rangs du peuple. Mais comme le costume primitivement choisi ne changeait plus, alors que la mode ambiante changeait, il s'ensuivait rapidement que les religieuses « invisibles » du début tranchaient sur leur entourage. Le *Grail* a posé en principe que ses membres auraient deux costumes, un costume d'intérieur qui ne changerait pas, et un costume de ville qui suivrait, — dans les limites convenables et avec discernement, — la mode du jour et même, dans un certain milieu influencé par le sentiment chrétien, lui donnerait des inspirations utiles.

Il y a donc en quelque sorte deux vies au Grail : il y a la vie du cloître, qui suit les règles ordinaires et qui est même très poussée, étant donné que les religieuses auront besoin d'une formation particulièrement solide pour la mission qui leur échoira ; et il y a la vie du monde, qui est une vie d'apostolat moderne.

Le noviciat se passe à la Maison-Mère et dure deux ans et demi. Les novices y sont préparées avec soin à la vie très spéciale qui sera la leur. La règle insiste sur l'esprit d'abnégation et d'obéissance. Pour suppléer à la suppression de la clôture et des garanties qu'elle apporte, il est nécessaire de développer le *caractère*, l'esprit d'initiative religieuse, le *cran*. Les futures religieuses auront une grande liberté ; elles auront très souvent à exercer promptement leur jugement et leur esprit de décision ; il faut donc leur faire acquérir par-dessus tout la vertu de prudence surnaturelle. Il s'agira pour elles d'user de leur indépendance dans un esprit d'obéissance, sous le contrôle de leur propre responsabilité. Le noviciat les forme dans ce but.

A la suite de son noviciat, la religieuse du Grail est envoyée à sa tâche dans le monde. Elle gardera toutefois pendant toute sa vie un contact très étroit avec la Maison-Mère. Un jour par mois, un mois entier par an, et un an entier tous les six ans, elle doit y retourner pour y renouveler sa ferveur et ses résolutions.

Il est clair que le Grail n'est pas une sorte de compromis entre la vie du monde et celle du cloître, permettant à la religieuse, laissée à elle-même, de choisir le côté le plus agréable de l'une et de l'autre et de se faire une combinaison commode des deux en vue d'une confortable existence.

Elle doit se servir du monde « avec restriction. » Elle vit dans le monde, mais elle se souvient sans cesse qu'elle n'est pas du monde. Elle se représente qu'elle est à la suite de Jésus et qu'elle travaille avec lui, dans ses courses apostoliques.

Le milieu dans lequel s'exerce leur activité est celui des jeunes filles de toutes classes, depuis leur sortie de l'école jusqu'au mariage. Il s'agit de développer chez les jeunes catholiques l'esprit de la foi de leur enfance, jusqu'à en faire de véritables apôtres.

On commence ici par poser en principe que la poursuite de la perfection chrétienne n'est pas une chose réservée aux personnes qui portent le costume et suivent une règle « religieuse », mais qu'elle est le devoir de tous les chrétiens. On apprend aux enfants qui viennent aux réunions du Grail qu'il n'est pas nécessaire de faire des vœux pour chercher à être « parfait comme le Père céleste. » Les jeunes filles qui font partie du Grail ne s'engagent en rien à entrer elles-mêmes plus tard parmi les religieuses du Grail. Elles ont en général la vocation du mariage. On les y prépare d'une façon intense ; le plus grand respect pour le sacrement de mariage et pour la vie de mère de famille leur est inculqué. Mais elles demeurent en contact très intime et très étroit avec les religieuses du Grail. Elles prennent leur esprit, qui est un esprit d'apostolat chrétien dans le monde, et elles s'en imprègnent à leur tour. Et tandis que les saintes religieuses qui éduquent les futures mariées dans un pensionnat ou un cloître ressemblent plus ou moins à une poule qui a couvé des canetons et ne peut les accompagner au moment de leurs plus redoutables expériences, les religieuses du Grail suivent beaucoup plus loin les pupilles dont elles s'occupent. Elles sont donc en bien meilleure posture pour résoudre le problème toujours si délicat de l'éducation chrétienne.

Ce problème est aisé à formuler : partout, les bonnes écoles et les bons foyers catholiques forment par milliers des jeunes filles qui, en approchant de l'âge mûr, sont soudain arrachées à la tiède et tranquille atmosphère d'un intérieur pieux, pour être jetées parmi les tentations d'un monde dont les aspirations et les habitudes sont en complète opposition avec tout ce qu'on les a accoutumées à considérer comme sacré ! Poignant contraste ! Affolées par des expériences si nouvelles pour elles, grisées par leur liberté, qu'un afflux subit d'argent à dépenser comme elles l'entendent rend encore plus périlleuse, ces jeunes filles sont exposées soit à perdre complètement la tête, soit à oublier en moins d'un an leurs belles résolutions de jeunesse chrétienne et à sacrifier désormais aux viles recherches du monde !

Il faut donc développer le caractère de la jeune fille. Il faut lui donner de la force, de l'énergie, lui tracer sa ligne d'action à l'avance, la mettre en garde contre les illusions mondaines, en un mot, faire d'elle un apôtre, car on ne détruit que ce que l'on remplace. Cette formation du caractère en vue des tâches à accomplir dans le monde est le trait dominant de l'esprit du Grail. Et voici la méthode suivie pour cela.

II

Dans chaque centre où on les prie ou leur permet de s'installer, les Dames du Grail établissent une ou deux maisons du Grail. Dans chaque maison, il y a deux ou trois Mères de la Congrégation en résidence continuelle. Elles doivent travailler en collaboration très étroite avec le clergé paroissial. Une seule maison du Grail sert à la fois à trois ou quatre paroisses. Ces maisons offrent aux jeunes filles les attraits d'un club, avec des sports, des classes du soir, des récréations, des facilités de culture personnelle. Les jeunes filles viennent au Grail à leurs heures de loisir et y trouvent de l'occupation, des compagnes, de l'intérêt. L'atmosphère de la maison est fortement catholique. Chaque centre a sa chapelle où le Saint-Sacrement est conservé. Les jeunes filles sont dressées à donner elles-mêmes au groupe sa physionomie propre. On les aide, on les guide, mais on leur laisse la plus grande initiative personnelle. On leur apprend à ne pas se contenter d'une formation reçue du dehors et subie par elles. Elles doivent aussitôt que possible faire acte de volonté, en répandant autour d'elles le mouvement du Grail, en recrutant des adhérentes, en se chargeant de faire du bien elles-mêmes aux compagnes qu'elles ont conduites au centre. A chaque jeune fille est confiée une tâche au Grail et dans le milieu où elle vit habituellement, atelier, usine, ou maison de commerce, intérieur familial enfin. Les possibilités ici sont indéfinies, depuis la distribution des prospectus du Grail ou l'organisation des jeux et des sports, jusqu'à la composition de la musique pour les représentations théâtrales ou l'étude des mouvements de jeunesse dans les autres pays. Toute activité de cette nature est utile non seulement en soi, mais encore et surtout en raison de l'intérêt qu'elle donne aux jeunes filles. Elles ont l'impression de « créer » elles-mêmes la vie de leur centre. De plus, les qualités que requiert notre époque étant l'indépendance et l'aptitude à se « débrouiller » seul, les jeunes filles du Grail sont entraînées à intervenir elles-mêmes à tout instant dans la vie du groupe, plutôt qu'à obéir à un programme tout fait d'avance et qui leur serait imposé du dehors. On leur demande d'inventer elles-mêmes des moyens de répandre le Grail, et la preuve que ce système d'appel à l'initiative des enfants a du bon, c'est que le nombre des membres enrôlés au Grail a atteint ce chiffre déjà cité de 15.000 en 4 ans ! Jamais ce résultat n'aurait pu être obtenu par le zèle intensif d'une centaine de religieuses du Grail laissées à elles-mêmes.

L'esprit de corps est très développé au Grail ; et le moyen le plus sûr pour le maintenir et l'accroître, c'est la pratique des jeux du Grail. Ces

jeux sont surtout des représentations scéniques, des pièces de théâtre et des danses d'un caractère spécial. La réputation de ces moyens d'action est tellement grande que beaucoup de gens s'imaginent que le Grail consiste surtout en cela. En réalité, ce n'est que l'accessoire au Grail ; mais l'impression produite sur les spectateurs est énorme. On ne peut plus écrire sur le Grail sans consacrer un chapitre spécial à cet aspect du mouvement. Ce développement de l'instinct dramatique et la forme unique que le Grail a découverte pour cela a commencé par une recherche constante de pièces à jouer pour jeunes filles : en Hollande en effet l'amour du théâtre est poussé à l'extrême. On essaya du Shakespeare, puis les pièces de Ghéon et un grand nombre de pièces catholiques du même genre. Rien de tout cela ne donna pleine satisfaction. Ce qui manquait surtout, c'était un nombre de rôles correspondant à la quantité de jeunes filles participant au Grail. On tenait à donner des rôles à toutes ; il était contraire à la tradition du Grail de partager les membres en actrices et spectatrices. On tenta une expérience avec une moralité intitulée *Tout-le-Monde*. Chaque partie de la pièce était confiée à dix actrices. Tout le monde jouait son rôle. La solution était trouvée. Actuellement, ce sont les dames du Grail qui écrivent elles-mêmes leurs pièces. Elles en font des trésors de doctrine catholique et de psychologie féminine prise sur le vif. Dans ces pièces, il n'y a pas d'héroïne, pas « d'étoile. » Par contre, des mouvements de masses aux prises dans un vaste stade, des chœurs parlants, qui portent la moralité de la pièce à des auditoires formidables atteignant 30 à 40.000 personnes !

Dans la représentation récente de la vie de sainte Lydwine de Schiedam, le nombre des actrices était limité par l'étendue du stade de la ville à 7.000. Les détails techniques de la production furent au-dessus de tout éloge. La pièce elle-même dénotait une sûreté d'art étonnante, alors qu'il s'agissait de reproduire la vie d'une sainte, une humble fille du peuple, qui devint infirme à l'âge de quinze ans et vécut encore trente-cinq ans sur son lit ! Dire que dans cette pièce le dogme de la Communion des Saints et de la richesse de la souffrance acceptée en union avec la Croix du Christ fut enseigné avec une force prodigieuse, ce sera donner quelque idée de la valeur enseignante de la nouvelle méthode inaugurée par le Grail au service de Dieu.

De la même façon la passion moderne pour la danse a été utilisée par le Grail et tournée à la gloire de l'Evangile. Mais le Grail, s'apercevant que la musique moderne en usage dans le monde, en raison de ses mouvements compliqués et implicites, est en contradiction formelle avec la vraie danse, a appris à ses adhérentes à traduire en mouvements rythmiques les grands cantiques de plain-chant religieux. La beauté du *Sanctus* ainsi interprété est une révélation !

C'est cette modernité du Grail qui lui attire les jeunes filles des classes instruites. Elles y trouvent le moyen de développer leurs talents et leurs goûts suivant des normes catholiques, en harmonie avec les goûts de leur temps, et d'y accroître même leurs connaissances dans le domaine des sciences profanes. Elles sont une force au sein du Grail, et il existe une maison en Hollande qui est formée uniquement d'étudiantes d'Université. Les unes apportent leur concours en matière littéraire ou musicale, les autres s'attachent à l'étude des questions sociales intéressant le monde féminin. Toutes rencontrent au Grail le terrain propre à leur culture. On étudie en ce moment les possibilités du cinéma, cette grande force pour le mal comme pour le bien. On cherche aussi à débarrasser les sports de ces développements non-catholiques qui se sont montrés notamment en Italie et dans les Balkans.

On ne refusera pas au Grail de l'originalité dans ses méthodes. Mais il faut se rappeler qu'il fait appel à toutes les classes, que ce mélange est excellent au point de vue social, et qu'il est le meilleur préservatif contre la médiocrité.

L'un des dangers qui peut frapper un mouvement qui met en branle des masses, c'est que ses membres soient si bien organisés et dressés qu'ils ne ressemblent plus qu'aux pièces d'un échiquier, aux rouages d'une grande et belle machine. Mais le Grail est très attentif à sauvegarder l'individualité de ses membres ; chacun d'eux a sa vie qui doit être vécue pour Dieu, conformément à une vocation particulière ; on a au Grail le sens très vif de la personnalité. Le plus grand soin règle les directions à donner aux jeunes filles dans le choix de leur carrière. On leur rappelle par tous les moyens le devoir qu'elles ont d'apporter l'hommage spécial de leur nature propre à leur Créateur. On déteste l'uniformité au Grail. L'idéal du développement individuel est indiqué jusque dans les décors de la chapelle : autour des murs sont représentées une douzaine de fleurs différentes, toutes créées par Dieu et pourtant ayant chacune sa couleur et sa forme, son parfum spécial ; ainsi, dit le Grail, Dieu a créé les âmes, chacune joue son rôle à part dans l'ensemble de la création. Le Grail renforce cet enseignement en faisant dire cette prière quotidienne à ses adhérentes : « Seigneur, faites-moi grandir pour la tâche que vous me destinez ! »

A l'intérieur du Grail, il y a des grades dans la participation au mouvement. Chaque grade se distingue par un costume particulier et des couleurs différentes ; il y a des cérémonies d'initiation. Les membres montent d'un grade à un autre suivant le choix des supérieurs et le vote des camarades.

La participation active au Grail cesse normalement au moment du mariage. Mais on devine que les anciennes adhérentes du groupe lui gardent une grande partie de leur chaleur d'âme. Aucune ancienne du Grail ne marchandera sa sympathie

active au mouvement, une fois qu'elle en est sortie : elle a trop conscience de ce qu'elle en a reçu !

L'esprit enthousiaste et joyeux du mouvement, ce qu'on pourrait nommer son « esprit printanier », se trahit dans le choix des teintes vives pour les costumes officiels.

Tel est, dans ses grandes lignes, ce mouvement sur lequel les catholiques de Hollande fondent de si grandes et si légitimes espérances. Il y a là quelque chose qui mérite l'attention de tous les observateurs catholiques, dans tous les pays. Sans doute, le Grail ne poursuit aucun but qui ne soit visé par toutes les organisations de jeunesse catholique, quelles qu'elles soient. Mais il y emploie des méthodes neuves et particulièrement heureuses. Il tend à « baptiser », à « christianiser » toutes les formes de l'activité humaine et toutes les distractions honnêtes elles-mêmes. Il introduit dans la pratique quotidienne, comme une part nécessaire et naturelle de l'équipement catholique, en même temps que les facultés actives, l'usage convaincu de la prière, du sacrifice, de l'obéissance et partant de la discipline et de l'humilité, ces vertus dites passives, peu estimées du monde, et où s'incorpore pourtant une puissance de volonté et de maîtrise de soi qui est bien supérieure à celle qui se trouve dans les autres vertus !

Le Grail a un succès énorme en Hollande. Ne conviendrait-il pas de l'étudier dans les autres pays ? Il ne vise à supplanter aucune œuvre existante, mais il répond à tout appel que lui adresse l'épiscopat. Il est prêt à porter partout sa bienfaisante influence.

L'Eglise souffre un peu partout d'un terrible « lâchage ». Les jeunes ont besoin d'être encadrés, d'être soutenus, d'être conquis par de hautes tâches, si on veut les conserver. Le Grail nous fournit un exemple. Il y a des chances, de très grandes chances qu'il puisse s'adapter à d'autres milieux que les milieux hollandais et qu'il puisse propager son activité dans d'autres régions, en y rencontrant les mêmes triomphes, en y apportant les mêmes bienfaits.

Nous sommes à une époque d'extrémisme. La tiédeur n'est plus de mise. Il se forme des groupements *athées* qui se lancent dans une guerre contre Dieu avec une rage inconcevable. Se douterait-on qu'il existe, à l'Université d Oxford, un club de 400 membres appartenant à l'athéisme communiste ? Si le communisme a entrepris de « noyauter » toutes les couches de la société contemporaine, ne convient-il pas que nous tentions, nous aussi, de « noyauter » ces mêmes couches en sens radicalement contraire, en sorte que la guerre contre Dieu trouve partout ses opposants aussi résolus qu'elle peut être elle-même à remporter la victoire finale ? Pourquoi les communistes, qui défendent la plus hideuse des causes et la plus stupide des doctrines, auraient-ils le monopole du « toupet » ou, si l'on aime mieux, de l'agressivité dans la propagation de leurs idées ?

III

Dans le même n° du *Month* se trouve une étude sur *La Religion à l'Ecole publique,* par le P. Martindale, qui offre également un grand intérêt.

Notons tout de suite que cette « Ecole publique » où l'on peut encore parler de religion n'est pas, hélas ! l'école officielle française. C'est de l'école d'Angleterre qu'il s'agit. Le P. Martindale recueille les plaintes formulées par les anglicans sur leurs propres écoles officielles. Il les trouve notamment dans une série d'*Essais* qui viennent d'être publiés par M. Arnold Lunn. Ces Essais émanent de hautes personnalités de l'Eglise anglicane. M. Lunn les fait précéder d'un Essai qui est de son cru ; il y accuse les écoles publiques de négliger l'enseignement de la religion. Les autres Essais sont une réponse à cette accusation.

M. Lunn fait observer que toutes les grandes écoles, en Angleterre, possèdent chapelle et aumônier et que cependant, les études finies, le jeune Anglais ne semble pas avoir tiré grand profit ni de l'une ni de l'autre. M. Lunn est enclin à croire que « l'immense majorité des enfants modernes laissent tomber [1] automatiquement leur religion en quittant l'école ». Ce n'est pas que ces jeunes gens deviennent hostiles à la religion ; mais elle cesse de « compter » dans leur vie, ils ne savent plus rien de l'histoire du christianisme, ni de l'apologétique. Quoi d'étonnant à cela, si l'on est fondé à croire que « seulement une petite minorité de leurs maîtres sont chrétiens au sens propre de ce mot ! » Et pourtant même un athée devrait être en état d'enseigner l'histoire ou la philosophie en tenant compte de notre civilisation. Il est extraordinaire que des hommes tels que Wells ou Joad, — hommes cultivés, certes, — puissent commettre des erreurs aussi nombreuses et aussi grossières quand ils se mettent à parler du christianisme.

M. Lunn était à Harrow [2] de 1902 à 1907 et il peut attester que cette histoire et cette philosophie de la civilisation chrétienne étaient totalement négligées, en sorte qu'un enfant élevé dans cette école se trouvait parfaitement incapable d'apprécier ce qu'il voyait en voyageant au dehors.

« C'est une pitié, estime M. Lunn, que les *Evidences* de Paley [3] ne fassent plus partie, comme jadis, du programme universitaire obligatoire de Cambridge. »

Il est certain que la Logique n'est pas le fort des hommes qui ont reçu ce que nous appelons la culture scientifique de notre temps. Ce siècle n'est

[1] L'anglais emploie pour dire cela un joli mot : « *to drop* », qui signifie littéralement « laisser tomber en gouttes ».

[2] Harrow est une petite ville du comté de Middlesex, dans la banlieue de Londres, où se trouve un collège célèbre, fondé en 1571, et qui compta parmi ses élèves Peel et Byron.

[3] Paley était un théologien anglais (1743-1805) qui avait entrepris de réduire les dogmes chrétiens à des axiomes ou à des déductions de la raison commune. Il a été très populaire au XIX[e] siècle. Il tend nettement vers cet utilitarisme que les Anglais ont dans le sang.

pas un siècle de foi, et pourtant c'est *un siècle de crédulité!* Tout le monde s'extasie sur la dernière théorie d'un savant quelconque, et la destruction périodique et régulière de ces théories éphémères ne détourne personne de cette manie d'être « à la page », en adoptant le dernier « bateau » de la science du jour !

M. Lunn pense que les études sur le Nouveau Testament et sur sa valeur documentaire sont lamentablement négligées et qu'elles ne devraient pas l'être. Des écrivains tels que Ramsay et Salmon, — sans parler de Frank Morison, — pourraient être lus et commentés et ils établiraient l'esprit des jeunes gens dans une solide sécurité à cet égard [4].

M. Lunn rapproche l'esprit de la maison et celui de l'école. On se demande, à le lire, si l'esprit familial n'est pas aussi responsable, en Angleterre, des progrès de l'indifférence religieuse que l'esprit scolaire. M. Lunn nous déclare que son père était très religieux, mais il souligne que son tempérament était très différent de celui de ses fils. M. Joad reconnaît également que les deux générations sont très distantes l'une de l'autre et ont peine à se comprendre. — Cette observation, du reste, est générale en Europe. Il y aurait bien besoin d'un nouveau Jean-Baptiste, pour rapprocher les cœurs des pères et ceux des enfants ! Des hommes et des femmes arrivent maintenant à maturité qui n'ont aucune religion et ne sentent pas le besoin d'en avoir aucune. En sont-ils plus heureux ? Ils le croient peut-être, mais il y a de graves raisons d'en douter. Les drames de famille, les suicides, la neurasthénie, la folie font des progrès alarmants dans notre société sans religion !

Il y aurait toute une étude à faire sur les causes de cette « atrophie » soudaine du sens religieux chez un grand nombre de nos contemporains. Un sens ne s'atrophie que si les conditions nécessaires à son développement viennent à manquer. Ce doit être le cas en ce moment pour le sens religieux. Si Quatrefages avait raison de définir l'homme « un animal religieux, » que reste-t-il de lui lorsque l'on supprime l'épithète ?

M. Lunn cherche les remèdes au mal qu'il dénonce. Il préconise un changement des programmes, l'introduction d'ouvrages apologétiques et historiques dans le *curriculum* des études. Il examine les objections des adversaires de ses idées : « Vous ne prenez pas garde que les enfants ont des examens à passer, — que si la religion devient une matière d'examen, ils la prendront en grippe. »

M. Lunn réplique que les parents qui disent cela pratiquent pourtant la religion eux-mêmes, mais qu'ils n'en comprennent pas l'importance, qu'il faudrait au moins courir la chance de laisser dans l'esprit des enfants le souvenir des preuves qui fondent leur foi. Il s'indigne de la légèreté de l'esprit moderne : « Si X... manque une balle à un moment critique, dans un match entre les deux collèges de Harrow et d'Eton, tout le monde s'accorde à trouver le fait extrêmement grave ! Mais si X... perd sa foi, qui s'en inquiète ? L'honneur d'un collège actuellement est plus engagé dans une partie de jeu que dans la qualité des chrétiens qu'il forme ! [5] »

Bref, conclut M. Lunn, l'école publique, telle qu'elle fonctionne actuellement, n'est pas chrétienne. En mettant les choses au mieux, elle enseigne une bonne morale païenne. Son centre de gravité n'est pas « le ciel, » mais la terre ; les écoles ne mettent pas leurs élèves en voiture pour les « honneurs surnaturels, » mais pour les « honneurs séculiers. » Même la préparation à la Confirmation (anglicane) est livrée à des hommes dont seulement une minorité sont des chrétiens authentiques. Tout le système a donc besoin d'être changé.

A la suite de cette étude-réquisitoire de M. Lunn, divers observateurs viennent faire leurs remarques. Le principal du collège d'Eton essaie de répondre à ce pessimisme par une bonne dose d'optimisme. M. Lunn généralise-t-il ses propres souvenirs de classe, ou parle-t-il réellement de ce qui se passe actuellement ? La Confirmation est beaucoup mieux préparée maintenant qu'elle ne l'était il y a vingt ans. Les rapports entre élèves et maîtres sont beaucoup plus intimes, les discussions plus sérieuses. « Je suis grandement déçu, déclare le principal d'Eton, lorsqu'un enfant, au terme de ses classes, n'a pas une attitude générale, envers la religion, meilleure que celle de mes contemporains et de moi-même. » Il y a un merveilleux changement dans la littérature missionnaire. On a fait beaucoup pour l'adaptation du service de la chapelle. La science est beaucoup moins irréligieuse qu'elle ne l'a été. Nulle personne de bon sens ne doute que la situation de la religion se soit améliorée depuis vingt ans et même depuis cent ans.

Après le principal d'Eton, — qui est, on le sait, le collège le plus ancien et le plus « select » de toute l'Angleterre, — c'est l'évêque de Bradford qui apporte son témoignage. Ce prélat anglican admet, lui aussi, qu'il y a quelque amélioration, « çà et là. » Il y a de meilleurs ouvrages sur la Bible. Mais il craint que ces progrès n'affectent que l'enseignement de la « théologie », dans les classes les plus hautes. — Le principal de l'école

[4] Ramsay et Salmon sont des apologistes anglicans. Frank Morison est un essayste récent, dont il a été traduit en français, en 1932, une étude très curieuse intitulée *Le Tombeau vide*. Cette étude, qui eut en Angleterre un succès énorme, ne saurait prétendre à une très haute valeur historique. Elle renferme des inexactitudes et des confusions. L'esprit protestant y subsiste. Mais on y trouve des suggestions intéressantes sur le Procès et la Résurrection de Jésus. C'est un livre où perce une conviction saisissante et où se montre une impressionnante bonne foi. (Un vol. in-12 de 258 p., 12 f., aux Editions contemporaines, 68, rue de Rennes, Paris 6e).

[5] Le P. Martindale observe qu'heureusement il n'en est pas ainsi des collèges catholiques. Il est lamentable qu'un anglican puisse écrire cela des collèges de sa religion.

de Westminster déclare à son tour qu'il ne connaît pas de collège public où la libre discussion des difficultés entre maître et élèves ne soit pas « une pratique établie, » à partir de la Sixième. Le même personnage donne une liste d'ouvrages et de sujets de leçons religieuses donnés dans son Collège. — Le principal de Leys affirme que, dans le sien, l'enseignement religieux a pour centre l'étude attentive de la vie du Christ, ce qui est assurément un progrès très sensible.

Nous sommes en effet à une époque où les raisonnements abstraits nous touchent moins que les faits. Rien ne vaut une bonne *Vie de Jésus* adaptée au milieu scolaire, assez développée pour donner l'impression du complet et du définitif, assez agréable à lire pour que l'élève y sente palpiter la pensée et le cœur du divin Maître, rien ne vaut, disons-nous, une *Vie de Jésus* comme celle-là pour laisser dans l'esprit des élèves une base solide et inébranlable aux convictions de la vie. Sans une connaissance approfondie de l'action et de la doctrine du Christ, des péripéties dramatiques et du sens surnaturel de sa mort, tel que lui-même nous la fait comprendre, tous les catéchismes, tous les résumés théologiques risquent de rester dans l'abstrait, par conséquent dans le vague et le flottant. Notre génération a le goût de *l'histoire*. Il faut lui faire lire une Histoire de Jésus, désencombrée des discussions techniques entre critiques incrédules et critiques croyants.

Il faut lui faire lire les Evangiles, — non dans leur texte tout nu, comme le pensent certaines sectes protestantes, qui ne se doutent pas qu'ainsi elles trahissent l'Evangile, — mais encadré dans un commentaire discret et scrupuleusement objectif, fait de remarques géographiques, psychologiques, historiques ou archéologiques. Le principal du Collège de Leys est convaincu de cette nécessité ; il pense que le trop long contact avec l'Ancien Testament, mal compris, est de nature à donner aux enfants des idées fausses sur la divinité. Il pense aussi que nous avons trop laissé l'image du Christ devenir la proie d'imaginations artistiques plus ou moins fantaisistes et qu'il faut recueillir ses propres paroles, étudier ses propres actes, s'attacher à ses pas, monter avec lui au Calvaire, se mettre en un mot à son école, ainsi que ses confidents immédiats. Le grand moyen d'apostolat à notre époque doit être celui-là !

Cette étude du principal de Leys, — un anglican, ne l'oublions pas, — est d'un intérêt exceptionnel et nous avons, nous catholiques, beaucoup à y prendre, surtout en ce qui concerne la force d'emprise d'une Vie de Jésus à la fois scientifique et populaire, sur les élites cultivées et par ces élites sur les masses elles-mêmes [6].

[6] Cette emprise n'a jamais été aussi profonde que maintenant. Ce qui le prouve, c'est le nombre toujours croissant des « Vies de Jésus » publiées depuis la guerre, même par des librairies qui n'ont rien de spécifiquement catholique et voient là simplement un filon à exploiter.

A la suite de ce chapitre, le recueil publié par M. Lunn en contient un autre que le P. Martindale estime le meilleur de la collection. Il est dû à la plume de M. Ivor Gibson, de Charterhouse. Cet écrivain a été conduit par la maladie à méditer sur la vie. Après tout, bon gré mal gré, nous avons à vivre une vie sur cette terre. L'unique problème est de savoir ce que nous en ferons. C'est ce problème qu'il faut proposer à la jeunesse. « A qui voudrais-je ressembler, parmi tous les hommes dont parle l'histoire ? Quel sera mon modèle, mon héros, mon ami, mon guide ? » M. Gibson nous fait la confidence qu'il a succombé à l'obsédante beauté du Christ, qu'il trouvait constamment dans le sous-sol de sa conscience. Depuis ce temps, il a pris l'habitude de suggérer à tout jeune homme ou enfant passant entre ses mains d'essayer « la voie du Christ dans sa propre vie, par exemple pendant trois ans. » Si cette voie apparaît comme déficiente, on pourra l'abandonner, et on le fera alors avec une conscience claire de ses raisons d'agir ainsi. En toute hypothèse, il ne sera pas plus ignoble d'avoir suivi le Christ que d'avoir suivi Lénine.

Mais pour que l'expérience soit faite en pleine loyauté, il importera de connaître à fond la Vie du Christ. On en revient donc toujours à la nécessité de mettre aux mains des jeunes gens une *Vie de Jésus* très détaillée et très complète, leur donnant la sensation de la solidité de l'histoire par l'appel constant aux sources elles-mêmes, c'est-à-dire aux témoignages que les apôtres ont scellés de leur sang !

M. Gibson indique aussi les difficultés que les jeunes gens lui apportent, quand il leur parle de faire « un essai de vie totalement chrétienne. » Il cite ensuite les directions qu'il leur donne pour y faire face. Il ajoute que le Collège de Charterhouse est actuellement divisé en quatre groupes, chacun d'eux assistant à une série de 12 leçons par an. De la sorte, tous les élèves ont, en quatre ans, assisté à 48 leçons sur les sujets suivants : la *Vie du Christ*, — la *Vie des Saints anciens et modernes*, — l'*Histoire primitive de l'Eglise*, — l'*Apologétique chrétienne*.

En considérant ces répliques de différents proviseurs des grands collèges anglais, on a nettement l'impression que l'enseignement religieux est bien en hausse. Les maîtres des collèges font des tentatives et des expériences. Mais on se demandera, avec le P. Martindale, si tout cela ne vient pas trop tard. Tous les auteurs des Essais mentionnés ici sont en effet d'accord avec M. Lunn sur un point, à savoir, sur la décadence religieuse du pays tout entier, les milieux catholiques exceptés. Le Dr Alington avoue qu' « il est lamentable de voir cette génération se montrer si indifférente en matière religieuse. » La religion au collège a quelque chose d'embarrassé, d'inorganique ; elle ne prépare pas à une pratique spontanée et profonde au sortir de l'école. L'article de

l'évêque de Bradford est très pessimiste. Il est vrai qu'il ne considère pas seulement l'école et qu'il parle surtout de l'état actuel de la société anglaise cultivée envers la religion. Il y a peu d'esprit religieux, peu de contact intime entre l'âme créée et son Créateur. Même lorsqu'on voit de la pratique religieuse, on se demande ce qu'il y a dessous, quelle connaissance réelle de la Foi et de la Religion se trouve sous les rites accomplis. Il observe que les parents sont en général peu attentifs à la question de savoir si l'on enseignera à leurs enfants une religion et laquelle. Les maîtres ne sont guère aptes dans l'ensemble à suppléer à cette insuffisance du foyer. Le même prélat fait une peinture sombre de l'écroulement des croyances et des suites que l'on peut remarquer de cet écroulement, soit dans le domaine de la vie sexuelle, soit dans le cercle de la vie sociale et commerciale.

L'un des maîtres de Westminster fait remarquer, non sans raison, que la religion du lycée ou école publique est exactement la même que celle de la paroisse. Et justement, c'est cela qui est regrettable. Car il est obligé de reconnaître que l'une et l'autre sont en voie de faire faillite auprès de nos contemporains. Il croit pourtant que si la Bible n'est plus le complément ornemental de la table de famille, elle est cependant étudiée consciencieusement, humblement et ardemment par un nombre toujours croissant de personnes, jeunes ou vieilles. Il croit que la révolte réelle de la société contemporaine n'est point contre la Bible, mais contre un « clergé médiéval, » contre « le pseudo-catholicisme des Eglises. »

Auprès d'une étude optimiste de M. Bisseker de Leys, on lit une étude très noire de couleurs et de prévisions de M. Owen. Pour ce dernier, la tâche de l'enseignement religieux dans les collèges publics serait de dire à la jeunesse en quoi consiste l'évidence chrétienne et l'importance capitale des problèmes et des vérités auxquels touche la doctrine du Christ. Et il déclare rondement : « C'est ce qui n'a pas été fait en général dans les Ecoles publiques, certainement pas avant la Guerre, et encore moins, je pense, depuis la Guerre. » Il croit que l'on s'en est tenu dans l'ensemble à ceci : « La seule chose qui importe en religion c'est la morale, et en matière de morale, tous les gens qui ont de la décence ont les mêmes idées. »

On sent à lire tous ces auteurs que ce qui leur manque, — à leur insu, il est vrai, — c'est une norme sûre de vérité. Ils ont abandonné l'Eglise catholique ; il n'y a plus pour eux que le libre examen. Chacun, à les entendre, ne dépend que de sa conscience et de l'Esprit. Par-dessus toutes les divergences des opinions, il n'y a plus qu'une chose qui puisse servir de lien entre les membres d'une société capitaliste, avide de stabilité en fait de propriété : c'est la morale. C'est ce que Mattew Arnold exprimait dans une phrase fameuse : « *La Religion c'est la Morale colorée d'Emotion.* » Laissez de côté la raison ; appliquez-vous uniquement à obtenir de tous une conduite décente et le maintien de l'ordre social ; colorez ce souci de correction extérieure de toutes les émotions que peuvent vous fournir l'art, la tradition, la rhétorique, le sentiment sous toutes ses formes, Ne vous demandez jamais si tout cela est *vrai*. Qu'importe que ce soit vrai, si c'est utile et bienfaisant ?

Avec cela on arrive en effet, pendant un temps, à garder un certain décorum. Mais on verse dans le ritualisme sans âme. On comprend dès lors que M. Force Stead, aumônier de Worcester, l'un des Collèges d'Oxford, se demandant si le christianisme est enseigné au collège, réponde : « Non, ni on ne le prend ni on ne l'apprend ! [7] »

Quelqu'un a dit que le christianisme est une atmosphère qui se prend, mais qui ne s'apprend pas ; c'est une sorte de contagion bienfaisante ; on doit le respirer plutôt que le faire entrer de force dans sa mémoire. C'est en ce sens que M. Stead déclare qu'au Collège on ne fait ni l'un ni l'autre ! Il soutient pourtant que la plupart des enfants qui viennent au Collège proviennent de familles chrétiennes ; la plupart ont des Bibles et des livres de prières qui leur ont été donnés par leurs parents. Mais que signifie ce geste des parents ? On se le demande. Combien parmi eux semblent avoir dit, implicitement, à leur enfant : « Mon fils, nous ne t'avons jamais dit un mot de Dieu, de ce qu'il est ou de ce qu'est le Christ. Mais nous avons confiance que tu te conduiras toujours en fils fidèle de ta mère, l'Eglise de Dieu. Voici une Bible. Fais-en bon usage et que Dieu te bénisse ! »

Comme on le voit, la haute société anglaise n'est pas en voie de croissance religieuse. Si l'enseignement religieux au collège a fait quelque progrès, ce qui reste douteux d'après ce qu'on vient de voir, il est certain que la génération anglaise actuelle est en régression à ce point de vue. Le P. Martindale ne se demande point d'où cela vient. Il a pourtant au passage dit le mot qui nous paraît essentiel. Ce mot, c'est celui que nous avons signalé il n'y a qu'un instant : « L'esprit chrétien ne s'apprend pas, il se prend. » C'est une atmosphère qu'il faut respirer, plutôt qu'une matière scolaire qu'il faut s'assimiler.

Si notre société abandonne la religion, c'est donc que l'air que l'on respire en notre siècle n'est plus un air chrétien. Et d'où vient cela ?

Voilà le grand problème de l'histoire contemporaine. A partir de quel moment et pourquoi l'air du siècle est-il devenu asphyxiant pour le christianisme ? A partir de quel moment et pourquoi le sens religieux, ne rencontrant plus les conditions favorables à sa croissance, a-t-il commencé à s'atrophier parmi nous ?

Il nous suffira d'avoir formulé le problème. De le résoudre, cela demanderait une longue étude. Disons seulement ceci : la disparition de l'atmos-

[7] Nous essayons ici de rendre le jeu de mots qui se trouve dans l'anglais : « No ! it is neither caught nor taught. »

phère chrétienne coïncide remarquablement avec l'apparition de l'ère du machinisme. C'est depuis l'ouverture de l'ère industrielle, — il y a environ 150 ans ou un peu plus, — que l'on remarque une décadence de la foi religieuse. Cette coïncidence de temps ne serait-elle pas l'indice d'une causalité réelle ? Ne serait-ce pas l'attention toujours plus grande que l'homme a apportée aux choses de la matière qui a nui au développement des choses de l'esprit ? En un mot, la vraie cause du fléchissement des croyances au sein des sociétés chrétiennes, depuis 150 ans, ne serait-elle pas une sorte d' « inflation » des valeurs matérielles, ayant pour conséquence une « dévalorisation » des richesses spirituelles, aux yeux d'un trop grand nombre de chrétiens ?

Il y aurait, croyons-nous, une belle étude à faire sur ceci : « Evolution de l'esprit religieux dans le monde, depuis l'avènement du machinisme. »

Si notre suggestion est vraie, il y a lieu d'espérer que la banqueroute trop visible à laquelle le machinisme est en train d'aboutir conduira les esprits réfléchis à une déflation de la matière et à une revalorisation de l'esprit. A nous, prêtres, qui sommes penchés sur notre siècle, de lui montrer le chemin de la guérison, de lui tendre la *Vie de Jésus*, en lui disant : « Prenez et lisez, vous trouverez ici Celui qui est la Voie, la Vérité et la Vie ! »

IV

Quittons un instant le vaste sujet que nous venons d'aborder ; fuyons-le même en apparence, pour nous occuper de tout autre chose. Nous allons le voir reparaître au moment où nous nous y attendrons le moins, comme si ce problème de la déchristianisation de l'Occident était réellement inévitable.

M. Albert Schinz nous parle, dans la *Revue de Paris* du 15 mai et du 1er juin, des renseignements nouveaux qui nous sont fournis sur Rousseau et Voltaire par la publication en cours des *Boswell Papers*.

Cette publication se fait en Amérique. En 1922, un jeune professeur de l'Université de Yale, le Dr Chauncey Brewer Tinker, eut l'idée de s'adresser à une arrière-petite-fille de James Boswell, pour avoir les fameux papiers que l'on donne maintenant au public. Profitant d'un voyage de vacances dans l'été de 1925, M. Tinker put s'assurer qu'il ne s'était pas trompé. Un jeune millionnaire lui fournit les fonds et l'on put acheter à la descendante des lairds d'Auchinleck (prononcez : *Afflek)* les cahiers poudreux qui pourrissaient dans les greniers [8].

Pour comprendre le sel des révélations que va nous faire Boswell sur Rousseau et Voltaire, il faut d'abord se rappeler quelle sorte d'individu il était lui-même.

James Boswell n'est pas très connu en France mais il a une véritable notoriété en Angleterre. Né en 1740, à Edimbourg, il appartenait à une famille de l'aristocratie écossaise. De bonne heure très primesautier, il entrait dans la vie au début de cette ère du machinisme que nous indiquions tout à l'heure ; l'atmosphère morale de l'univers commençait à changer. Il se montrait tout différent des austères presbytériens qui avaient été ses ancêtres. La vie solennelle du château d'Auchinleck, et l'enseignement, classique peut-être, mais si guindé de son premier maître, le clergyman Dun, ne lui plaisaient guère. A l'Université d'Edimbourg, il étouffait ; il avait besoin d'indépendance. Il conservait la foi religieuse, — il la conserva toute sa vie, — mais il éprouvait la poussée des instincts de la chair avec une telle force qu'il était obsédé par la pensée de découvrir un compromis entre les exigences de la morale chrétienne et la foi dans l'Evangile. La question de l'enfer, de l'immortalité de l'âme, du jugement divin le hantait ; il avait besoin d'en parler à tout le monde et de se renforcer, en quelque sorte, contre ses remords, par les conseils ou les avis des grands hommes de son temps. De fait, il n'a eu que deux passions extrêmement fortes, celle de fréquenter et d'interviewer les hauts personnages de son temps, et celle de la débauche sexuelle. C'est la première qui lui a valu la célébrité. Il a su interroger avec un acharnement qui frisait plus d'une fois l'impertinence les hommes illustres qui se sont trouvés à sa portée, et de la sorte il nous a gardé sur eux des renseignements dont notre curiosité lui sait gré. Dès l'époque de sa vie d'étudiant, il avait fait mainte escapade, en compagnie d'actrices plus ou moins connues. En quittant Edimbourg, il vint à Londres, d'où il passa sur le continent, pour étudier le droit, ou du moins avoir l'air de l'étudier. Il voyagea beaucoup et c'est au cours de ces voyages qu'il trouva moyen de visiter Rousseau, puis Voltaire.

Il se rendit ensuite en Corse, avec une recommandation de Rousseau. L'île était alors en pleine insurrection et luttait pour son indépendance. Boswell eut quelques relations avec Paoli, continua de correspondre avec lui après son départ, et publia en 1768 une *Relation sur la Corse* et une *Vie du général Paoli*, qui commencèrent à le faire connaître. L'année suivante, il mettait au jour encore des *Essais en faveur des braves Corses*, qui eurent du succès. Il prit alors l'habitude de venir chaque année à Londres, pour y rencontrer le célèbre moraliste et satirique anglais Samuel Johnson, qui exerçait alors une influence presque tyrannique sur l'opinion, et dont Boswell avait fait son grand homme.

Johnson mourut en 1784. Ce fut en 1791 que Boswell publia sa fameuse *Vie de Johnson*, que l'on

[8] Il fallut naturellement les payer fort cher : du moment qu'ils étaient demandés, ils prenaient tout à coup, pour les détenteurs, une valeur énorme. La petite-fille de Boswell prit pourtant la liberté, avant de les livrer à l'acheteur, d'en déchirer les feuillets les plus compromettants, notamment l'histoire des rapports trop intimes entre Boswell et la gouvernante de Rousseau, Thérèse Levasseur.

considère comme le modèle des biographies psychologiques, qui ressuscitent réellement pour le lecteur le personnage qu'elles mettent en scène. Vaniteux, original, souvent excentrique, Boswell était un observateur pénétrant. Il a été parfois jugé très sévèrement. Macaulay a dit de lui « Un des hommes les plus petits qui aient jamais existé». Sainte-Beuve lui a fait écho en parlant de « ce curieux et plat espion... sans délicatesse, sans discrétion, sans tact,... avec tout cela,... et à cause de cela, biographe incomparable. »

Il avait la manie de questionner. Il descendait parfois aux puérilités les plus inconcevables.

« Un jour, ne demandait-il pas à Johnson comment celui-ci prendrait soin d'un enfant nouveau-né, ou, un autre jour, s'il portait un bonnet de nuit ? Et ayant été rebuté par un *non* fort sec, il insistait : « Mais, est-il bon d'en porter ? » Parfois le vieux lion se fâchait : « Monsieur, je ne veux pas être questionné ainsi, rugissait-il ; ne comprenez-vous pas, Monsieur, que ce ne sont pas là les manières d'un gentleman ? Je ne veux pas être harcelé ainsi de *pourquoi* et de *comment !* Qu'est ceci ? Qu'est cela ? Quelle est la longueur de la queue d'une vache ? Pourquoi la queue du renard est-elle touffue ? — Mais, Monsieur, vous êtes si bon que j'ai osé vous interroger ! — Monsieur, reprit le Docteur irrité, le fait que je sois bon n'est pas une raison pour que vous soyez si mauvais ! »

Tel était le personnage. Nous allons le suivre dans son voyage à travers l'Europe.

Il se met en route le 5 août 1763. Il est alors un jeune gentilhomme de 23 ans. Le grand Johnson, qui l'a déjà pris en amitié, l'accompagne jusqu'au port de Harwich, point d'embarquement pour la Hollande.

L'étude du droit, donné à son père comme prétexte à ce voyage, est le cadet de ses soucis. Il a des lettres d'introduction pour les personnages importants du pays. Il fait connaissance avant tout, à La Haye, d'une jeune fille, Isabelle de Zuylen, qui s'était rebaptisée elle-même Zélide, et qui était, on le devine, très évaporée. Elle scandalisait son entourage. Elle faisait partie de cette troupe de jeunes littérateurs que le joug de la religion traditionnelle écrasait et qui donnaient le signal de ce qu'ils regardaient comme l'affranchissement de l'esprit. Elle devait se faire un nom dans les lettres, sous le pseudonyme de Madame de Charrière, en publiant *Calixte*. Boswell, qui était à demi neurasthénique, avait dans ses bons moments une verve endiablée. Zélide fut fort intriguée par son genre. Il ne le fut pas moins par le sien. Ils se plurent, se déplurent, se replurent, se complurent, songèrent à se marier, puis oublièrent ce projet [9].

Du reste, Boswell ne s'attarde pas très longtemps en Hollande. Il obtient de son père la permission de voyager à travers l'Europe. Il veut voir les petites cours d'Allemagne. Il veut voir Rousseau et Voltaire, les deux oracles de la République des Lettres. Il veut voir la Corse et la France. Il a donc des projets assez vastes. Au moment de quitter Utrecht, il écrit : « Je vais voir Voltaire. J'irai visiter la Suisse et Rousseau. Ces deux hommes sont pour moi des objets plus grands que la plupart des statues et des tableaux. »

Cet engouement d'un jeune Ecossais presbytérien, donc puritain dans ses principes, pour les deux plus grands ennemis du christianisme, est un trait curieux de l'histoire. Il permet de mesurer la popularité et l'influence prodigieuse des deux écrivains révolutionnaires. Or, quel que soit le talent de Voltaire et de Rousseau, on ne résiste pas à l'idée que si l'atmosphère n'avait pas été ce qu'elle devenait, avec l'ouverture de l'ère industrialiste, si le goût violent de la « terre » et l'aversion pour la discipline de l' « esprit » n'avaient été aussi répandus dans l'air de l'époque, ils n'auraient jamais eu sur leur temps cette emprise tyrannique que tout permet de constater.

Au moment où Boswell va quitter Utrecht, il fait un examen de conscience. Il couche par écrit ses résolutions. Il dresse un « plan inviolable, » auquel il fera dans la suite les entorses les plus fréquentes et les plus grossières. Et voici ce qu'il se dit à lui-même [1] :

« Vous avez un cœur excellent et beaucoup d'esprit, écrit Boswell à soi-même. Votre naissance vous donne droit à un rang honorable dans le monde. Sur vous pèsent les devoirs d'un laird d'Auchinleck. Pendant quelques années, vous avez été oisif, dissipé, absurde et malheureux. Oublions ces années-là. Vous êtes maintenant résolu à vous conduire en homme. N'invoquez plus jamais pour excuse d'incurables mauvaises dispositions, car vous vous en êtes guéri, alors qu'elles étaient au pis, grâce simplement à un plan suivi avec diligence et activité. C'est une ère nouvelle qui s'ouvre dans votre vie. Nourrissez cette vie de nobles principes. Songez à la religion et à la morale. Rappelez-vous la dignité de la nature humaine... Elevez votre âme par la prière et la contemplation, mais *sans enthousiasme mystique*. Conservez une idée juste, claire et agréable de la divine religion chrétienne, dont la preuve est si claire, encore que vous ne puissiez en fournir la démonstration... Vos amis Temple et Johnston (Grange) vous aideront à vous bien conduire... Ne vous livrez jamais à l'humeur sarcastique des Ecossais. Ne soyez ni badin, ni libre, et alors vous ne souffrirez pas du badinage et de la liberté d'autrui. S'il vous arrive parfois d'oublier vos fermes résolutions, ne vous découragez pas... Ne cédez pas au caprice et ne soyez jamais inconsidéré... »

Ce plan inviolable devait être lu soir et matin par le voyageur. On a pu voir à quel point cette morale d'origine chrétienne était laïcisée. Le premier pas dans la décadence religieuse fut en effet, à cette époque, l'attribution pure et simple au génie de l'homme de la morale de l'Evangile, l'oubli de sa provenance divine, la tendance à

[9] Boswell finit par épouser en 1768 sa cousine, Miss Montgomerie, qui eut à pratiquer envers lui une patience angélique.

[1] On remarquera dans ce document le caractère rationnel que revêt le sentiment religieux. On est à une époque où déjà il est mal porté d'être *mystique*, c'est-à-dire d'entretenir au fond du cœur des rapports d'amour profond avec le Rédempteur des âmes, Jésus-Christ.

l'isoler de la personne surhumaine de Jésus-Christ. Sans doute, Boswell parle de la « divine religion chrétienne, » mais il est facile de voir que cette phrase n'est chez lui qu'un cliché traditionnel et dont il ne mesure plus le sens exact. Ce descendant des anciens presbytériens qui professaient l'impuissance totale de l'homme en dehors de la grâce, s'appuie bien plus sur sa propre force de volonté, sur l'autonomie de sa conscience, comme l'on dira plus tard, que sur la grâce divine.

D'Utrecht, Boswell va d'abord à Berlin. Il voyage en compagnie de son compatriote, le célèbre lord Keith, alors au service de Fredéric II. Keith est un admirateur zélé de Rousseau. Nul doute qu'il n'échauffe en Boswell le désir de voir l'illustre écrivain, dont tous les écrits sont des événements européens.

Notre voyageur s'arrête à la cour de Brunswick. Il nous conte ses éblouissements, les jouissances de sa vanité, sa crainte de faire des faux-pas dans un monde si nouveau pour lui. Il est en extase devant le futur vaincu de Valmy. Voici comment il en parle : « J'étais assis à table, en face du prince Ferdinand, dont la présence m'inspire un respect profond qui m'électrifie absolument. Chaque fois que je lève les yeux sur lui, je ressens un noble coup au cœur. »

Dans ces cours allemandes, on s'adonne beaucoup aux plaisirs de la table. On aime la vie, on en jouit avec appétit : c'est la note du siècle. Nous avons bien dit : « Il y a inflation de la matière. » Voyez comment Boswell en fait, sans y penser, la remarque : « J'ai beaucoup mangé, écrit-il, et beaucoup bu et *ai trouvé la vie animale de fort grande importance.* » Talleyrand dira plus tard, des temps qui ont précédé la grande Révolution : « Ceux qui n'ont pas vécu alors ignoreront toujours la douceur de vivre. » L'homme s'éprend donc, à cette date, il s'éprend avec emportement et violence, des plaisirs de la vie. Rien n'est plus antichrétien que cela !

Naturellement, parmi tant d'expériences des joies de ce monde, le jeune Boswell oublie très vite le « plan inviolable. » Et il le viole sans vergogne : il nous le dit dans ses notes. Ici, c'est une jeune veuve, là une vulgaire blanchisseuse, ailleurs c'est une Béatrice ou une Laure qu'il croit rencontrer. Et comme il s'exerce à écrire en français, il note dans son charabia : « Si j'avais été né seulement pour adorer cette dame, il aurait été assez ! »

Quel oubli, chez un chrétien, de ses destinées éternelles ! Si nous le faisons remarquer, ce n'est pas que la chose soit rare à cette époque ni à la nôtre, c'est simplement pour noter, en les montrant à l'œuvre, les forces qui ont alors éloigné toute une génération de l'idéal chrétien : « inflation de la matière ! »

Pendant que Boswell séjourne à Karlsruhe, capitale de la cour de Wurtemberg, il songe tout à coup à sa prochaine visite à Rousseau. Il se met à lire ou relire *La Nouvelle Héloïse.* On sait ce qu'est ce roman : la passion humaine y est divinisée, les sentiments du cœur y sont dépeints sous les teintes les plus vives et avec une sorte de débauche de couleurs sentimentales. Un jeune homme de l'âge de Boswell ne peut manquer d'être grisé par une telle littérature. Que le vieil Evangile paraît sec et austère auprès de ces pages frémissantes de l'on ne sait quelle palpitation qui semble se confondre avec la vie ! Comme il faudrait être philosophe et réfléchi pour voir le néant de tout cela, pour apercevoir le mensonge de tant d'illusions sous la peinture qui en recouvre le vide ! Boswell ne voit pas si loin. Il écrit : « Rousseau m'inspire un enthousiasme de sentiment dont je croyais tout à fait incapable encore le pauvre mélancolique Boswell. Dans ces dispositions émues, mon cœur éprouve le besoin d'un objet à aimer. » Et il se prend à songer à Zélide ! Mais il se console, en attendant mieux, avec le premier jupon venu !

Il poursuit sa route. Après avoir absorbé *La Nouvelle Héloïse,* il veut encore rafraîchir sa mémoire sur la *Profession de foi du Vicaire savoyard.* Il ne connaît pas alors l'appréciation de Voltaire sur l'*Emile :* « J'ai lu son livre sur l'Education. C'est un fatras d'une sotte nourrice, en 4 tomes, avec une quarantaine de pages (la Profession de foi) contre le christianisme, des plus hardies qu'on ait jamais écrites. »

Voltaire se rendait donc très bien compte que l'on ne pouvait rien écrire de plus fort contre le christianisme, que cette laïcisation du sentiment chrétien. Mais Boswell ne semble pas s'en apercevoir ou s'en soucier. Il s'agit pour lui d'aller visiter le plus grand prophète du siècle ; il tient donc à bien connaître ses écrits les plus importants pour pouvoir les lui servir à l'occasion.

Après diverses pérégrinations, il approche enfin de la résidence de Rousseau, qui est alors à Motiers. Boswell arrive en décembre 1764 à Val-de-Travers, tout près de Motiers. Et là il demande audience. Le ton de sa lettre est une nouvelle preuve du culte dont Rousseau est l'objet ; on peut dire que l'on est en pleine Rousseaulâtrie :

« Monsieur, Je suis un ancien gentilhomme écossais. Vous savez mon rang. J'ai 24 ans. Vous savez mon âge. Il y a seize mois que je suis sorti de la Grande-Bretagne, comme un bon insulaire, sans savoir presque un mot de français. J'ai été en Hollande et en Allemagne, mais pas encore en France. Vous excuserez donc mon langage. Je suis à voyager avec un véritable désir de me perfectionner. Je suis venu ici dans l'espérance de vous voir.

J'ai entendu, Monsieur, que vous êtes fort difficile, que vous avez refusé les visites de plusieurs gens de la première distinction. Pour cela, Monsieur, je vous respecte de plus. Si vous laissiez entrer chez vous tous ceux dont la vanité souhaite de pouvoir dire : « Je l'ai vu, » votre maison ne serait plus la retraite du Génie exquis et de la Piété élevée, et je ne m'empresserais pas avec enthousiasme d'y être reçu.

Je me présente, Monsieur, comme un homme

d'une mérite singulierre *(sic)*, comme un homme qui a un cœur sensible, un esprit vif et mélancolique. Ah ! si tout ce que j'ai souffert ne me donne pas une mérite singulierre auprès de Monsieur Rousseau, pourquoi ai-je été tellement *(sic)* créé ? Pourquoi a-t-il tellement écrit ?

Demandez-vous si j'ai des recommandations ? En est-il donc besoin pous vous ? Une recommandation est nécessaire dans le commerce du monde, pour garantir des gens sans pénétration contre des imposteurs. Mais vous, Monsieur, qui avez tant étudié la nature humaine, pouvez-vous vous tromper sur un caractère ? Voici mon idée de vous : l'essence incompréhensible de l'âme à part, vous avez une connaissance parfaite de toutes les principes du corps et de l'esprit, de leurs mouvements, de leurs sentiments, enfin de tout ce qu'ils peuvent faire, de tout ce qu'ils peuvent acquérir qui influ *(sic)* véritablement sur l'homme. Et cependant, Monsieur, j'ose me présenter devant vous. J'ose me mettre à la preuve (épreuve). Dans les villes et dans les cours où il y a des sociétés nombreuses, on peut se déguiser, on peut quelquefois éblouir les yeux aux plus grands philosophes. Mais moi, je me mets à la preuve (épreuve) la plus forte. C'est dans le silence et la solitude de votre retraite sacrée que vous jugerez de moi, et pensez-vous que, dans de telles circonstances, je serais capable de dissimuler ?

Vos écrits, Monsieur, m'ont attendri le cœur, m'ont élevé l'âme, m'ont allumé l'imagination. Croyez-moi, vous serez bien aise de me voir. Vous savez l'orgueil des Ecossais. — Monsieur, je viens chez vous pour me rendre plus digne d'être d'une nation qui a produit un Fletcher de Saltoun et un Milord Marischal. Excusez-moi, Monsieur, je me sens ému. Je ne puis me retenir. O cher Saint-Preux ! Mentor éclairé ! Eloquent et aimable Rousseau ! J'ai un pressentiment qu'une amitié bien noble va naître aujourd'hui.

J'apprends avec beaucoup de regret, Monsieur, que vous êtes souvent incommodé. Peut-être l'êtes-vous à présent ? Mais je vous supplie que cela ne vous empêche pas de me recevoir. Vous me trouverez une simplicité qui ne vous dérangera point, une cordialité qui peut contribuer à vous faire oublier vos peines.

J'ai beaucoup à vous dire. Quoique je ne suis qu'un jeune homme, j'ai éprouvé une variété d'existence dont vous serez frappé. Je me trouve dans des circonstances sérieuses et délicates, sur lesquelles je souhaite ardemment d'avoir les conseils de l'auteur de la *Nouvelle Héloïse*. Si vous êtes l'homme bienfaisant que je vous crois, vous ne saurez hésiter de me les accorder. Ouvrez donc votre porte, Monsieur, à un homme qui ose vous assurer qu'il mérite d'y entrer. Ayez de la confiance dans un étranger singulier. Vous ne vous en repentirez pas. Mais je vous prie, soyez seul. Malgré tout mon enthousiasme, après vous avoir écrit de cette manierre, je ne sais si je ne voudrais pas plutôt vous ne voir jamais *(sic)*, que vous voir pour la premierre fois, en compagnie. J'attends avec impatience votre réponse. »

Nous avons cité *in extenso* cette curieuse missive. Elle est un document de premier ordre pour attester l'intensité de la religion nouvelle et l'importance des sacrifices qu'elle exigeait de ses adeptes ! Quand on songe à la facilité d'abord du Fils de Dieu, quand on pense à la douceur, à la bonté, à l'indulgence, à la patience avec lesquelles il se prêtait à tout et à tous, on rougit dans sa dignité d'homme de la platitude des dévots d'un Rousseau. Une seule chose rend ici la fierté, c'est la certitude que tant de compliments n'étaient au fond qu'une comédie d'adoration pour satisfaire une vaine curiosité. Comme tout cela sonne le creux ! Combien paraissent misérables les problèmes que Boswell va agiter auprès du « mélancolique » Rousseau ! Combien la visite de Nicodème à Jésus paraît quelque chose de plus important infiniment que tous ces enfantillages ! Car vous allez voir comment se passa cette visite de Boswell à Rousseau.

V

A la lettre que l'on vient de lire, Rousseau répondit sur un ton un peu geignard : « Je suis malade, souffrant, hors d'état de recevoir des visites. Cependant je ne puis me refuser à celle de Monsieur Boswell, pourvu que, par égard pour mon état, il veuille bien la faire *courte*. »

Boswell fut ravi. Et il se rendit chez Rousseau, bien résolu à lui faire une visite *longue*.

« J'étais vêtu, raconte-t-il, d'un habit et gilet écarlate garni de dentelles d'or ; j'avais des culottes et des bottes en peau de daim ; enfin, sur les épaules, un grand manteau de camelot vert doublé de peau de renard, avec col et manchettes de la même fourrure [2].

A la porte, je trouvai mademoiselle Vasseur *(sic)* qui m'attendait. C'était une petite Française, alerte et proprette, qui ne contribua pas à augmenter mes craintes. Elle me conduisit à un escalier obscur ; nous montâmes ; elle ouvrit la porte. Je pensai : « Je vais le voir ! » Mais il n'en fut rien. J'entrai dans une pièce qui sert à la fois de vestibule et de cuisine. Mon imagination me présentait toutes sortes de portraits du sauvage philosophe. Enfin, la porte s'ouvrit et je vis : un homme à l'air doux, noiraud, en habit d'Arménien. Je m'approchai disant : « Bien, bien des grâces » *(sic)*. Lorsque les compliments d'usage furent terminés, il me dit : « Voulez-vous vous asseoir ? Ou voulez-vous que nous nous promenions dans la chambre ? » Je choisis le second, heureux d'échapper à la contrainte d'être assis solennellement sur une chaise en face de lui. Je lui demandai comment il se portait : « Très mal. Mais j'ai quitté les médecins... »

Boswell mit Rousseau en véritable état de siège, pendant des jours. Il réussit à obtenir plusieurs entrevues. Voici un récit de la seconde :

« Je le trouvai plus gai qu'il n'avait été hier. Nous plaisantâmes sur la manière dont mademoiselle Vasseur le tenait sous clef et sous bonne garde. Elle, pour se défendre, dit qu'il avait une porte de derrière par laquelle il pouvait se sauver. « Ah ! mademoiselle, vous dites tout ! »

Ce jour-là l'entretien fut court. Rousseau parla de l'abbé de Saint-Pierre, dont il était en train de résumer le *Projet de paix perpétuelle :*

« Un homme, dit-il, qui faisait du bien seulement parce qu'il trouvait bon de le faire... Un homme qui avait la passion de la raison... Il était long et diffus, mais il arrivait toujours à exprimer ce qu'il voulait... Les femmes l'aimaient... Comme il ne pouvait se marier, il avait des maî-

[2] C'était l'époque « asiatique » de la toilette européenne.

tresses, et il n'en faisait point un secret. Il ne se souciait point des opinions des hommes. Il disait qu'ils étaient de grands enfants... Il allait son chemin, tout indépendant. Il était respecté. Si vous êtes un jour membre du Parlement, il faut être comme l'abbé de Saint-Pierre. Il faut suivre vos principes. — Mais, Monsieur, un membre du Parlement qui agirait ainsi en homme libre et honnête serait regardé comme un fou ! — Eh bien ! il faut être un fou : et croyez moi, on respectera un tel homme s'il reste ferme dans ses principes... »

Tout à coup, après quelques paroles insignifiantes, Rousseau coupe court à l'entretien : « Maintenant, vous me gênez. C'est ma nature ; je ne saurais l'empêcher. — Mais usez envers moi sans façon. — Alors, allez-vous-en ! »

Boswell ne se décourage pas. Il a un but. Il n'a pas encore fait sa confession. Certes, si un confesseur chargé par Dieu d'absoudre réellement les péchés des hommes repentants, faisait attendre ainsi ses visiteurs et les obligeait à prendre tant de détours, que n'entendrait-on pas dire de sa morgue et de son orgueil ! Mais Boswell a choisi Rousseau comme directeur d'âme. Rousseau a beau s'en défendre, il faut qu'il y passe.

A la troisième entrevue, il dit à Boswell : « Cher Monsieur, je suis fâché de ne pas pouvoir m'entretenir avec vous comme je souhaiterais. » Boswell ne se laisse pas éconduire. Il lance l'entretien sur le sujet qui lui tient au cœur. Il dit qu'il s'est fait catholique, — ce qui n'est pas vrai, du reste, — et qu'il songe à se retirer dans un couvent, ce qui n'a plus le sens commun. Et le pénétrant Rousseau, grand connaisseur des cœurs humains, se laisse prendre à ces déclarations. « Quelle folie, répond-il. J'étais catholique aussi dans ma jeunesse ; j'avais changé ; ensuite je rechangeai ; je fis une visite à Genève et fus reçu protestant. Puis, en m'en retournant vivre parmi les catholiques, je leur dis : « Je ne suis plus l'un d'entre vous. » Mais je vivais fort bien avec eux. »

Boswell lance alors la question pour lui essentielle : « Mais, dites-moi sincèrement : Etes-vous chrétien ? » Je le regardai, dit-il, d'un œil scrutateur. Lui aussi parut ému : « Oui, je me pique de l'être... »

Boswell posera la même question à Voltaire. Ces grands hommes attaquent l'Eglise, ils sont anticléricaux, mais ils ne touchent pas encore à Jésus-Christ. Le Vicaire Savoyard a même de belles guirlandes pour l'Evangile Renan se souviendra plus tard de cette méthode de déchristianisation : beaucoup d'encens pour le Christ, beaucoup de dédain pour ses adorateurs.

De cette première question, Boswell passe à la seconde :

« Avez-vous de la mélancolie ? — Non, je suis né serein ; je n'ai pas naturellement de la mélancolie ; mais des malheurs m'en ont donné. — Mais moi, j'en ai et de façon sévère ; mais comment pourrait-il en être autrement ? J'ai commis tant de mauvaises actions dans ma vie. — Recommencez votre existence. Dieu est bon, parce qu'il est juste... — Monsieur, voulez-vous m'aider de vos conseils ? — Je ne puis, je ne suis bon que pour moi. — Alors, je reviendrai. — Je ne promets pas de vous voir, je suis souffrant ; vous voyez bien : un pot de chambre à tout moment. — Oh ! mais je sais que vous me reverrez. — Bon voyage ! »

Cette fois, Rousseau semble triompher, il a réussi à congédier l'importun visiteur. Mais Boswell est tenace. Il adresse à Rousseau un volumineux paquet contenant une « ébauche de sa vie » et lui demandant de nouveau « ses conseils. » Le tout est accompagné d'une lettre suppliante. Il part pourtant, se promettant de revenir. Il occupe joyeusement l'entre-temps, à Neufchâtel ou dans les environs de cette ville. La Suisse française lui plaît, car « on y mange du matin au soir. » Le 14 décembre, il est de retour à Motiers et demande une nouvelle audience à Rousseau. Thérèse Levasseur lui dit : « Il est très malade. » Mais Boswell insiste et elle le laisse entrer.

« Je le trouvai, dit-il, souffrant de grandes douleurs. » Je suis accablé de maux, de chagrins et de tristesse, dit-il. J'ai une sonde... Chacun croit que je dois m'occuper de lui. — Mais cela est très naturel, réplique l'obstiné et impitoyable Boswell. Est-ce que vous n'êtes pas bien aise de trouver que vous pouvez tant faire pour aider les autres ? »

Rousseau sait bien que son interlocuteur brûle d'avoir des nouvelles du document intéressant qu'il lui a fait remettre.

« J'ai lu votre mémoire, dit-il à Boswell. Vous avez été enfariné. Ne soyez jamais prêtre. — Mais est-il possible que je puisse être encore quelque chose ? — Oui, la grande difficulté, c'est que vous le croyez si difficile. — Combien de temps puis-je rester ? — Un quart d'heure, pas davantage ! — Oh ! vingt minutes ! — Allez-vous en ! Ha ! Ha ! Ha ! »

Malgré ses douleurs, Rousseau est encore une fois pris au piège. Il rit tout à fait de l'insistance d'apparence ingénue de l'Ecossais. Ce dernier ne trouve cependant pas encore l'occasion de placer le cas de conscience intime qu'il se formule à lui-même dans les termes suivants : « N'y a-t-il pas moyen de concilier les appels de la nature sensuelle et le dogme chrétien ? » N'allons pas croire que ce soit le problème seulement d'un jeune lord épris de la vie : au fond c'est le problème du siècle. A cette date, au fond de toute conscience, d'une façon plus ou moins obscure, la question qui se pose est la suivante : « Nous voulons bien être chrétiens ! Mais nous voulons aussi jouir de la vie ! Les deux choses peuvent-elles se concilier ? » — Il faut choisir, répondra la logique. — « Vous les voulez trop purs les heureux que vous faites ! » répondra la *Confession d'un enfant du siècle !*

Mais avec Rousseau, Boswell n'arrive pas à formuler nettement son cas de conscience. Voilà comment il s'y prend :

« Non, je n'aurais jamais eu les idées agréables que j'ai de la religion chrétienne, si je n'avais lu

la Profession de foi du Vicaire savoyard. Mais en vérité... la morale me paraît bien incertaine ! Par exemple, je voudrais avoir trente femmes. Ne pourrais-je pas ?... Voyez-vous, puisque je suis riche, je puis prendre une quantité de filles. Je fais des enfants avec elles. Je leur donne des dots, et je les marie aux bons paysans qui les prennent très volontiers... Je voudrais faire comme les anciens patriarches, des braves gens dont je respecte la mémoire... »

On dirait que ce fils de puritains n'a retenu, de son commerce avec la Bible de ses ancêtres, que cet exemple mémorable de la polygamie patriarcale !

Mais Rousseau ne veut pas encourager ce retour à une ère périmée. Il répond simplement : « Remplissez vos devoirs et vous serez respecté. Et pour votre dame, quand vous retournerez en Ecosse, vous lui direz : Madame, cela est contre ma conscience et je ne le ferai plus. Elle vous louera, sinon elle est méprisable. » — Mais Boswell insiste. Il fait appel au dogme de l'expiation : puisqu'il ne peut vaincre sa nature, ne pourrait-il pas lui obéir, quitte à effacer ses péchés par quelque expiation ? « Dites-moi, comment puis-je faire expiation pour le mal que j'ai commis ? — Ah ! Monsieur, il n'y a d'autre expiation pour le mal que le bien. »

L'entrevue se termine par une invitation à déjeuner qui comble Boswell de bonheur. Rousseau le reçoit à sa table, dans la cuisine, avec son long habit d'Arménien, son bonnet de nuit [3]. Il a horreur de tout ce qui sent la cérémonie. Il aime les bêtes et joue avec son chien, devant son hôte. La conversation, que Boswell nous rapporte pieusement, est enjouée et banale. L'Ecossais demande à Rousseau une recommandation pour la Corse [4].

A la suite de ce déjeuner mémorable, Boswell quitte le village de Rousseau et se rend auprès de Voltaire, qui habite Ferney.

VI

Il se passa environ dix jours entre la visite à Rousseau et la visite à Voltaire. Boswell, en passant à Genève, un dimanche, est scandalisé de voir jouer aux cartes. « Oh ! Jean Calvin, s'écrie-t-il, où êtes-vous ? » — On pense ici, à propos de cette sévérité de Calvin pour le jeu de cartes, à un mot de l'Evangile, cinglant ceux qui « filtrent le moustique et avalent un chameau. »

Le lundi 24 décembre 1764, vêtu d'un costume vert de mer et argent, Boswell prend le coche pour Ferney. « J'étais en excellente disposition, dit-il, la terre était couverte de neige ; je promenais sur la nature sauvage un noble regard. J'évoquai les grandes pensées que j'ai toujours associées avec Voltaire. » En quittant la voiture, il passe devant l'église de Ferney et remarque l'inscription de la façade : *Deo erexit Voltaire*. Au château, il est reçu par deux valets. Il remet à l'un d'eux sa lettre d'introduction, signée par le colonel Constant de La Haye. La réponse ne se fait pas attendre : « Monsieur de Voltaire est très fâché d'être incommodé ; il est au lit. » Boswell hésite ; mais il voit entrer plusieurs personnes et se joint à elles.

« Enfin, écrit-il, M. de Voltaire ouvrit la porte de son appartement et entra. Je l'observai avec une grande attention et le trouvai tout à fait pareil à ce que j'avais attendu. Il me reçut avec dignité, et avec cet air du monde qu'un Français possède si parfaitement. Il portait un habit bleu d'ardoise, une chemise de nuit et une perruque à trois nœuds. Il s'assit très droit sur sa chaise et souriait en parlant. Il n'avait pas l'air très en train. Moi non plus. Je ne réussis qu'à présenter un visage d'admiration béate. On parla de l'Ecosse, puis d'autres choses. Je lui demandai s'il parlait toujours l'anglais. Il répondit : « Non, pour parler anglais, il faut mettre sa langue entre les dents et j'ai perdu mes dents. » Il s'informa avec curiosité des affaires de Berlin et me demanda qui était à cette cour notre ministre. Je lui répondis que nous n'avions qu'un chargé d'affaires. « Ah ! un chargé d'affaires qui n'est guère chargé ! »

A ce moment entra le P. Adam, ce jésuite que Voltaire avait recueilli chez lui, lors de la débâcle de la Compagnie, et qu'il présentait parfois en ces termes : « Laissez-moi vous présenter le P. Adam. Inutile de vous dire que ce n'est pas le premier homme du monde ! » Le bon Père, qui n'avait pas l'esprit très aiguisé, riait aux larmes du jeu de mots. Cette fois, Voltaire dit à Boswell en lui montrant le P. Adam : « Un savant, un jeune homme de soixante ans, et qui est en train d'étudier votre langue. » Et il partit. Il ne parut pas au déjeuner, durant lequel Boswell put contempler à son aise la nièce du grand Corneille. Il dut bientôt rentrer à Genève, où les portes fermaient à cinq heures. La ville était toute occupée de sa querelle avec Jean-Jacques Rousseau ; on en discutait partout et avec rage. L'ermite de Motiers venait de renoncer à son titre de « citoyen de Genève » et de lancer ses terribles *Lettres de la Montagne*. « C'est une bête d'esprit, un cheval d'esprit, un bœuf d'esprit, » hurlait l'un. « C'est plutôt un serpent, » sifflait une horrible harpie. Bref on était très monté.

Boswell conçoit alors l'idée de se faire inviter au château de Voltaire, de façon à pouvoir même y passer la nuit. Voltaire se laisse convaincre. L'Ecossais est au comble de la joie. Le 27 décembre, il se présente à Ferney avec un costume à fleurs en velours. Il a peine cependant à obtenir un tête-à-tête avec Voltaire ; il n'y parvient qu'en renonçant à souper pour tenir compagnie au grand

[3] Boswell nous dit le menu, préparé par Thérèse Levasseur : « Une assiette d'excellente soupe, un bouilli de bœuf et de veau, des choux, des raves et des carottes, du jambon froid, des truites à la vinaigrette, qu'il appelait en plaisantant de la langue ; un petit plat encore dont je ne me souviens pas. Le dessert consistait en poires tapées et en châtaignes. Nous avions du vin blanc et du vin rouge. C'était un simple et bon repas. Nous étions parfaitement à notre aise. »

[4] On sait que le grand écrivain avait été sollicité par Paoli de donner à la Corse une *Constitution*. Depuis ce temps, Rousseau se croyait presque le droit de conférer la couronne de ce pays à qui bon lui semblerait.

homme qui ne soupait pas non plus. Il le tient de la sorte pour lui seul pendant une heure et demie. Et il écrit le lendemain à un de ses amis :

« Je me plaçai tout près de lui ; je fis jouer le clavier de son imagination. Que n'avez-vous entendu la musique! Quel éclat! Quel esprit! Un vrai feu d'artifice! Je l'amenai à parler en anglais ; il le fit de telle façon que je criai de surprise : « Ma parole, c'est merveilleux ! » Quand il parlait notre langue, il semblait posséder l'âme d'un Anglais. Il avait de hardies envolées. Il avait de l'humour. Quelle prodigalité! Une force, une singularité d'expression que n'auraient pas surpassées les plus comiques de nos auteurs ! Il sacrait à pleine bouche, comme c'en était la mode lors de son séjour en Angleterre. Il fredonnait une ballade, redisait une baliverne. Puis il parla de notre Constitution avec un noble enthousiasme. J'étais fier d'entendre un tel éloge sortir des lèvres d'un illustre Français. Enfin, nous nous mîmes à discuter religion. Il entra en fureur. La compagnie s'en alla souper. M. de Voltaire et moi restâmes au salon, une grosse Bible devant nous. Si jamais deux mortels se disputèrent avec violence, ce fut nous. Oui, en cette occasion, il était un homme, moi un autre. Pendant quelques instants il y eut une belle passe d'armes entre Voltaire et Boswell. Ses audacieuses saillies, ses moqueries me troublaient l'esprit. On eût dit un orateur de l'ancienne Rome. Cicéron ne fut jamais plus passionné. Il dépassa la mesure. Toute sa vieille carcasse tremblait. Il s'écria : « Oh! je suis très malade, la tête me tourne. » Et il se laissa doucement tomber dans un fauteuil. Il se remit. Je repris notre conversation, mais d'un autre ton. Je l'implorai d'une voix sérieuse, ardente. Je sollicitai un aveu sincère de ses vrais sentiments. Il me les donna avec une candeur, une douce éloquence qui m'allèrent droit au cœur. Je ne l'aurais pas cru capable de penser comme il me l'assurait « du fond du cœur. » Il me dit sa vénération, son amour pour l'Etre Suprême, son absolue résignation à la volonté du Très Sage. Il exprima son désir de ressembler à l'Auteur de Bonté en étant bon lui-même. Ses sentiments ne vont pas plus loin. Sa pensée ne s'illumine pas d'un grand espoir de l'immortalité de l'âme. Il dit que celle-ci peut exister, mais qu'il n'en sait rien. Et son esprit jouit d'une parfaite tranquillité. J'étais ému, j'étais affligé. Je doutais de sa sincérité. Je lui demandai d'un ton pénétré : « Etes-vous sincère ? êtes-vous vraiment sincère ? » Il répondit : « Devant Dieu, je le suis! » Alors avec une brûlante intensité que l'on note si souvent dans ses tragédies au théâtre de Paris, il ajouta : « Je souffre beaucoup, mais je souffre avec patience ; je me résigne, en homme, pas en chrétien. »

Là aussi, comme dans la conversation de Jean-Jacques, dont la pensée religieuse n'est pas très éloignée de celle de Voltaire, son grand ennemi, on aperçoit cette laïcisation de l'esprit de l'Evangile, qui fut la première étape de la descente, au début de l'ère industrielle.

Notez que Voltaire garde encore toutes les apparences d'un chrétien convaincu. Il a construit son église paroissiale ; il fait régulièrement acte de présence aux offices. Boswell va à la messe avec lui, il s'y sent « réellement dévot. » Nous assistons à un divorce entre la société moderne et la tradition chrétienne. Le divorce n'est pas encore officiellement prononcé. On en est à la période des scènes de famille, mais où l'on garde le décorum extérieur.

Boswell entend le P. Adam, qui ne voit pas très profond en tout cela, lui vanter la bienfaisance de Voltaire en tant que patriarche de Ferney. Il remarque dans la bibliothèque de l'écrivain un volume relié avec ce titre : *Sottises ecclésiastiques;* il ouvre le volume : ce sont les *Mémoires ecclésiastiques* des jansénistes.

Bref, Boswell quitte Ferney enthousiasmé. Il a réussi en ce qu'il voulait. Il avait la vocation du reportage, comme nous dirions maintenant ; il a pu interviewer le plus grand homme du siècle, il ne lui en faut pas davantage.

Dans ses papiers, actuellement publiés, on rencontre une lettre en anglais dictée par Voltaire. Il avait en effet obtenu la permission d'écrire et reçu la promesse d'une réponse. L'écriture est de la main du secrétaire Wagnière, mais le message lui-même est du pur Voltaire. En voici la traduction :

« Mes indispositions et le mauvais état de mes yeux ne me permettent pas de répondre avec la célérité et l'exactitude que commandent le devoir et le sentiment. Vous semblez vous inquiéter au sujet de cette jolie chose que l'on appelle l'âme. Je vous assure que je ne sais rien d'elle, ni si elle existe, ni ce qu'elle est, ni ce qu'elle sera. Les jeunes étudiants et les prêtres savent tout cela parfaitement. Pour ma part, je ne suis qu'un très ignorant compère. Qu'elle soit ce qu'elle voudra, je vous assure que mon âme a beaucoup d'estime pour la vôtre. Lorsque vous repasserez dans nos déserts, vous me trouverez prêt, — si je suis encore de ce monde, — à vous témoigner mon estime et ma soumission. »

Nous avons dit : « inflation de la matière, — dévalorisation de l'esprit ! » Quand une société commence à douter de l'âme, on peut dire qu'elle tend vers le monde de la bête. Voltaire avait beaucoup d'esprit ! Mais il ne croyait plus à l'esprit !

Laissons le jeune Boswell poursuivre ses voyages, passer en Corse, faire connaissance de Buttefoco et de Paoli. Quand il revient en France et se rend à Paris, il songe à revoir Rousseau, mais il apprend que David Hume l'a emmené en Angleterre. Il est informé aussi que Thérèse Levasseur se prépare à franchir le détroit. Il lui offre de la guider. Elle accepte avec enthousiasme. Et comme Boswell ne peut rester avec une femme, même d'un âge assez distant du sien, — Thérèse pourrait être sa mère, — sans que ses bas instincts se rallument ce qui devait arriver arrive. Thérèse qui était la maîtresse de Rousseau et allait devenir sa femme, se livre à ses grossiers appétits. Ils se promettent le silence envers Rousseau, mais il semble que Thérèse ne peut cacher son infidélité. Si bien que, lorsque Boswell essaie de revoir Rousseau, il reçoit de lui une lettre où percent des allusions assez claires et qui est un refus de reprendre les relations. On y lisait ces mots : « Mon cher Monsieur Boswell, je vous recommande aussi le soin de votre santé et surtout de vous faire saigner de